



**Abdelahad Sebti.- *Min 'ām al-fīl ilā 'ām lmarikān: al-dhākira al-shafawiya wa-tadwīn al-tārīkhī* (“De l’an de l’éléphant à l’an des Américains: mémoire orale et écriture historique”)** (Milano: Manshūrāt al-Mutawassiṭ, 2022), 548p.

Le livre de l’historien Abdelahad Sebti traite de la mémoire dans ses intrications protéiformes avec le temps et l’événement; autrement dit, la mémoire collective et individuelle dans ses relations avec l’histoire des événements et des incidents qui l’ont vivement marquée et dont elle s’est saisie et incorporés pour exprimer et reformuler des expériences vécues.

Aussi, l’approche adoptée par l’historien appréhende-t-elle la mémoire comme l’articulation d’une mémoire historique – fixée par l’écriture et la datation – et d’une mémoire anthropologique dans ses manifestations socioculturelles transmises par une oralité et un imaginaire ouverts. Une telle approche, inspirée des cadres sociaux de la mémoire de Maurice Halbwachs, permet d’élucider les cadres et les mécanismes du fonctionnement de la mémoire collective dans le temps présent.

La question qui se pose ainsi est de savoir quels sont ces événements et ces temporalités marquants qui ont imprégné la mémoire et informé ses cadres influents et actifs. À la lecture du livre, on peut esquisser une première réponse quelque peu intéressée. Il s’agit de l’événement comme trace d’une expérience douloureuse signifiante, une violence, qui a marqué de ses séquelles indélébiles les vécus et les mémoires des individus et des collectivités. La violence dans son rapport au pouvoir et au politique, certes, mais aussi dans ses autres expressions symboliques et matérielles: catastrophes naturelles, famines, épidémies, guerres, phénomènes cosmiques et leurs dimensions surnaturelles et religieuses.

Cette réponse “intéressée” fait écho à mes intérêts de longue date pour la question de la mémoire incorporée (*embodied*) de la violence précoloniale, coloniale et postcoloniale qui, individuelle et collective, se déploie comme une glose sur des événements historico-politiques dont l’écriture n’est pas encore achevée. Dans cette recension, je souhaite précisément insister sur cette relation, comme un lieu d’interaction fructueux avec l’historien Sebti.

Dans ses recherches sur la question de la mémoire en rapport avec le temps et l’événement, l’auteur, affirme-t-il, s’était trouvé d’emblée devant deux possibilités méthodologiques: 1) partir d’un contexte spécifique, un terrain au sens ethnographique, pour approfondir la recherche sur les articulations concrètes et

actuelles des mémoires des événements historiques ou 2) voyager dans l'histoire pour suivre et décrire les significations de ces articulations dans le temps.

L'anthropologue, que je suis, aurait, sans doute, choisi la première approche pour situer localement et contextuellement les incorporations mémorielles et sociales de l'événement historique. Sebti, lui, dit-il, opte pour le deuxième choix, le plus risqué, même pour l'historien chevronné qu'il est, s'embarquant ainsi dans une aventure de nature archéologique – appréhendant les événements et les temporalités marquantes comme des “fossiles,” à partir desquels l'archéologue tente de reconstituer une vision des cultures et des modes de socialisation révolus.

En fait, l'auteur combine les deux options, tant que les motivations, surtout d'ordre épistémologique et méthodologique, qui l'ont orienté à trancher pour ce choix font, elles-mêmes, partie du processus global de la recherche. Ici, je fais référence au regard réflexif de l'historien sur son positionnement – lequel est historiquement et politiquement situé – par rapport à son objet d'étude.

Le livre de Sebti, me semble-t-il, s'inscrit dans un contexte marqué par un processus de réconciliation politique mené par l'Instance équité et de réconciliation (IER) et, plus tard, par l'avènement du “printemps arabe.” Des événements – sur lesquels l'auteur a déjà réfléchi et écrit – qui posent de manière concrète et vécue les problèmes de l'événement historico-politique et des mémoires individuelles et collectives qui l'incarnent.

L'expérience de la réconciliation, en ce qu'elle rappelle la mémoire incorporée et narrée de la violence et de ses séquelles, pourrait en effet constituer une matrice anthropologique idéale pour poser ces problématiques: la violence comme expérience douloureuse qui souvent échappe à l'écriture historique directe – surtout dans un contexte de contrôle et de surveillance, notamment sur l'écriture historique, qui impose le silence tant de la victime que de l'historien – mais qui marque la mémoire et dont la mémoire se saisit pour la garder toujours vivante et signifiante, pour dire son époque, par le biais d'un imaginaire et d'une oralité diffuse.

Sebti examine plusieurs exemples historiques de différentes époques de cette articulation de l'événement historique violent et des mémoires et oralités qui l'articulent. On peut notamment citer “‘âm sektou” (1708/1120) – “l'an de silence” – qui marque le débat politico-juridique sur l'organisation militaire de l'état ismaïlien, surtout suite au refus de certains juristes (fuqaha) de signer le Diwan des esclaves. “Sektou,” inspiré du hadith qui ordonne le silence et l'écoute attentive lors du sermon de vendredi, reflète la violence, symbolique et physique, avec laquelle ont été traitées les voix discordantes. Le faqih Abdeslam Guessous, un cas exemplaire, a été emprisonné, ainsi que ses proches, ses biens ont été confisqués, comme il a été publiquement exposé dans des processions humiliantes et dégradantes dans les souks de Fès, avant d'être étouffé et assassiné.

On peut également citer “‘âm rfissa” – avec toute la charge sémantique violente que ce mot englobe et qui a marqué les imaginaires: boucherie. Il réfère au carnage

dont elle a été victime la tribu de Wlad Zayed qui s'était rebellée contre le Qaid 'Issa ben 'Umar dans la région de Safi. Relatant l'évènement, Ahmad ben Muhammad El-Sbihi dépeint ce dernier comme un deuxième Hajjâ B. Yussef al-Thaqâfi – le fameux gouverneur despotique de Bagdad à l'époque omeyyade – habité par une méchanceté inhérente et trempé dans la barbarie et la sauvagerie. El-Sbihi, nous dit Sebti, est imprégné d'une nouvelle culture politique qui mobilise de nouvelles notions, comme tyrannie ou hégémonie et résistance à la tyrannie, pour dire et écrire l'ambiance politique de son époque. C'est dans ce sens aussi que Sbihi avait revivifié le personnage de Shaikha Kharboucha connue pour ses positions et chansons qui soutenaient la rébellion de Wlad Zayed contre B. 'Umar.

Toujours en lien avec le silence et la mise en silence comme actes de violence, il est à noter que nombre de passages dans la poésie de Kharboucha ont été effacés et censurés par crainte de représailles des autorités et des proches du Qaid.

Pas loin de nous, certains travaux artistiques qui célèbrent la figure de Kharboucha ont été également interdits ou confisqués, à l'instar de la chanson "kân ya makân" d'Abdelwahhab Doukkali qui a été, au début, interdite de diffusion sur les chaînes télévisées officielles et de la chanson "Kharboucha" de Hayat Idrissi qui a été saisie au début des années 1990, car jugée outrageuse à l'égard d'un officiel de l'état.

A plusieurs égards, l'épreuve de Kharboucha – un personnage où se croise l'historique et le mythique, l'écrit et l'oral – est évocatrice de cette tension qui existe entre oralité et écriture, entre mémoire et histoire, surtout concernant certains évènements sensibles. Cette expérience non seulement relate les mémoires de la violence tant précoloniale, coloniale que postcoloniale, mais elle dévoile aussi cette oralité vivante – certes marginale et marginalisée – qui fait face au silence de l'histoire et aux écrits contrôlés et aseptisés.

Toujours est-il que le silence et l'interdiction qui entouraient le personnage de Kharboucha n'ont été levés qu'au milieu des années 1990 dans le contexte du processus de réconciliation mené par l'IER quand les marges du proscrit ont été réduites et la parole sur le passé a été libérée – pour tourner justement la page de ce passé violent.

Tout se passe comme si l'expérience de la réconciliation et les politiques de réparation qu'elle implique – réparation des séquelles du passé – libérait la parole sur tout un pan de l'histoire qui a été pendant longtemps tu et ouvrait la voie pour les chercheurs pour renouveler leurs approches de l'histoire dans sa relation avec les mémoires incorporées, l'écrit dans sa tension avec l'oralité, l'évènement historique dans son imbrication avec l'évènement social, l'histoire dans sa relation avec le politique. Et c'est bien cette lecture complexe et interdisciplinaire que nous propose Abdelahad Sebti: voyage dans le temps historique et immersion dans le sens anthropologique.

**Zakaria Ghani**  
IURS, UMV de Rabat